

## Recherches sociographiques



Denise LEMIEUX, *Les petits innocents. L'enfance en Nouvelle-France*

Micheline Dumont

Volume 26, numéro 3, 1985

Situation de la recherche sur le « Canada français », 1962-1984 II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056183ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056183ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumont, M. (1985). Compte rendu de [Denise LEMIEUX, *Les petits innocents. L'enfance en Nouvelle-France*]. *Recherches sociographiques*, 26(3), 550–551.  
<https://doi.org/10.7202/056183ar>

Denise LEMIEUX, *Les petits innocents. L'enfance en Nouvelle-France*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 197p.

D'une imposante thèse de doctorat portant sur *L'enfance dans la société et le roman québécois* (Département de sociologie, Université Laval, 1978, 1 025p.), Denise Lemieux a extrait plusieurs communications sur des aspects complémentaires de son sujet principal : « La religion dans la socialisation de l'enfant québécois au XIX<sup>e</sup> siècle », (*Société canadienne de l'histoire de l'Église catholique*, 1979) ; « La socialisation des filles dans la famille » (EID/DUMONT, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école*, Boréal Express, 1983) et d'autres qui ne sont pas encore publiées. Elle nous livre également, en 1985, cet ouvrage, *Les petits innocents*, publié par l'Institut québécois de recherche sur la culture, où elle propose, sur un thème novateur dans notre historiographie, des informations multiples organisées autour d'une perspective inédite en histoire de la famille. On sait que depuis les travaux de Philippe Ariès sur *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1960), thèses et contre-thèses se sont opposées dans plusieurs directions : l'enfance, la famille dite « nucléaire », la famille dite « moderne », l'amour conjugal, l'amour maternel, etc. Aux travaux des historiens se sont ajoutés ceux des ethnologues, des démographes, des anthropologues, des philosophes, de sorte que tout le champ de l'histoire de la famille est désormais envahi d'une multitude de courants exposés dans une myriade de titres. Lawrence STONE a dénombré 802 articles et volumes publiés, entre 1972 et 1976, uniquement en Angleterre (212), en France (252) et aux États-Unis (338). (*The New History. The 1980s and Beyond*, Princeton University Press, 1982, p. 52.) À la suite de cette imposante production, l'ouvrage de Denise Lemieux se taille une place qui mérite considération.

« Des incertitudes du présent naissent la plupart des interrogations nourrissant la recherche en sciences humaines. Au moment où des techniques diverses envahissent le champ des relations familiales, chacun s'enquiert de la nature même de ces liens humains qui s'avèrent variables et précaires, mais combien difficiles à remplacer. Le danger est alors de porter sur les familles d'autrefois un regard nostalgique et d'ajouter un autre volet à l'histoire mythique de la famille ou, au contraire, de lui substituer un portrait en noir servant à minimiser les conflits familiaux et conjugaux des sociétés contemporaines. » (P. 11.)

Dans ce passage de l'introduction, l'auteur se situe d'emblée à la frontière de l'histoire de la famille et de l'histoire des mentalités et réussit à rester en deçà de la polémique qui oppose les historiennes au sujet de l'amour maternel ou familial. Au lieu de prendre parti dans ce débat, que d'aucuns ont justement qualifié de stérile (Jean-Louis FLANDRIN, « Histoire de la famille et histoire des mentalités », *Communications historiques*, 1983, p. 141), elle tente de saisir un des aspects qui ont pu contribuer à modifier les idées occidentales sur les relations parents/enfants. En effet, Denise Lemieux utilise, pour son propos, un corpus bien connu de l'historiographie canadienne, celui des *Relations des Jésuites*, mais elle interroge ces écrits édifiants dans la perspective du choc des cultures, ce qui lui permet de reconstituer simultanément le modèle éducatif proposé par les missionnaires, la description étonnée du comportement amérindien et l'interaction subtile qui a pu jouer entre les deux. Il en résulte un ouvrage fort original, qui verse au dossier de l'histoire des sentiments une argumentation des plus intéressantes.

Le premier chapitre présente en une synthèse astucieuse une vue d'ensemble de la famille de l'Ancien Régime, telle qu'elle ressort des travaux les plus récents. Cette vue d'ensemble est complétée par une analyse des aspects les plus importants de la vie quotidienne des familles (ch. 2). Suivent trois chapitres qui abordent le corpus des *Relations des Jésuites* quant au rituel de la naissance et de la mort des enfants (ch. 3) ; aux soins donnés aux petits enfants (ch. 4) ; à la socialisation des enfants (ch. 5). En filigrane : l'importance et l'acceptation de l'autorité dans l'idéologie qui sous-tend le rapport de l'adulte aux enfants ; l'étonnement des missionnaires face à la permissivité des Amérindiens ; l'osmose du religieux et du social dans les pratiques, les rituels, les croyances qui débouchent sur un remarquable culte de l'enfance. Cette relecture des *Relations des Jésuites*, par un habile jeu de miroirs, souligne les ambiguïtés du discours normatif qui y est proposé et met en relief comment, avec le contact des deux cultures, le concept de « nature » s'est trouvé

confronté à des interrogations. On constate que la fameuse différence entre Canadiens et Français s'est trouvée alimentée par le voisinage avec les « Sauvages », en particulier pour ce qui a trait aux relations adultes/enfants.

On sait qu'au siècle des Lumières, le concept de relativisme s'est immiscé dans la pensée occidentale et qu'il a contribué à la révolution philosophique qui s'épanouit à cette époque. « Ne peut-on suggérer, écrit l'auteur, que les *Relations des Jésuites*, en faisant connaître la valorisation et l'amour des enfants, caractéristiques des cultures amérindiennes, ont joué un rôle médiateur dans la transformation des idées sur l'enfance dont le XVII<sup>e</sup> siècle constitue une période charnière? » (P. 162.) Idée fascinante que supporte une démonstration bien menée. *L'enfance en Nouvelle-France* est donc un ouvrage important pour tous ceux que passionnent les débats issus de l'histoire de la famille et toutes celles qui s'interrogent sur les versions locales de ces réalités abondamment documentées dans l'historiographie européenne : l'amour maternel, l'allaitement, la mise en nourrice, les sages-femmes, la mort des enfants.

Ajoutons que cet ouvrage est complété par une bibliographie qui sera utile à plusieurs et illustré par des spécimens de l'art, français et canadien, au XVII<sup>e</sup> siècle.

Micheline DUMONT

*Département d'histoire,  
Université de Sherbrooke.*

François ROUSSEAU, *L'œuvre de chère en Nouvelle-France. Le régime des malades à l'Hôtel-Dieu de Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1983. (« Les Cahiers d'histoire de l'Université Laval », 29.)

L'ouvrage de François Rousseau vient combler une carence dans l'historiographie traditionnelle québécoise qui, jusqu'ici, ne s'intéresse à l'alimentation que par le biais d'inventaires de recettes et d'aliments, sans apporter de dimension sociale au phénomène. L'auteur brosse ici un vaste tableau du comportement alimentaire en Nouvelle-France, à partir de l'étude des personnes nourries à l'Hôtel-Dieu de Québec. Il fait d'abord porter sa recherche sur l'économie alimentaire de l'Hôpital : une analyse des revenus, des dépenses et du coût des aliments montre la détermination des facteurs économiques (le marché, les prix, les rapports de production et d'échanges) sur le comportement alimentaire. Puis, il scrute le monde des représentations en expliquant les goûts et les préférences des mangeurs, leurs tolérances et leurs dégoûts. Enfin, il traite de la ration (élément diététique et nutritionnel) comme aspect important des habitudes chez les consommateurs. Bref, il fait une évaluation systématique de la cuisine hospitalière avant 1763 — qui serait une alimentation moyenne de type urbain — en mettant en lumière les influences matérielles, économiques et sociales, ainsi que les attitudes inconscientes créées par l'ambiance culturelle. Il montre, pour ainsi dire, à quel point la cuisine est un facteur de cohésion et d'identité culturelle.

Remarquable par la documentation solide qui la sous-tend, l'étude de François Rousseau l'est aussi par la somme d'éléments comparatifs tirés de l'historiographie française, par l'intelligence de l'interprétation et par une vaste culture dans la présentation de la matière. En fait, la valeur et l'originalité de l'ouvrage portent sur l'épaisseur sociale et culturelle que l'auteur donne à son sujet. Ainsi, les jeux des représentations et de l'imaginaire collectif vont bien au-delà des réalités alimentaires.

L'étude de François Rousseau constitue un apport précieux à l'historiographie, non seulement parce qu'elle ajoute à l'histoire socio-culturelle, mais aussi parce qu'elle ouvre de nouvelles voies de recherche en histoire culturelle proprement dite ainsi qu'en histoire physiologique